

Occitan : unification, re/création ?

Je de m'être quelque peu énervé, il y a quelques années, quand j'avais lu dans *Marianne* cette tirade signée Éric Conan :
« *L'enjeu véritable n'est en réalité pas tant de sauver ou de défendre la dignité de langues régionales - qui, pour beaucoup, sont des dialectes locaux unifiés ou recréés artificiellement et guère plus parlés* » écrivait-il savamment. J'avais donné alors mon point de vue, sans succès. Et depuis, c'est par dizaines que je pourrais citer des articles qui reprennent inlassablement les mêmes thèmes. Je profite donc du peaufinage de ce blog pour y revenir.

Revenons donc sur ces deux adjectifs, "unifiés", "recréés artificiellement" et, tout en laissant le journaliste à ses approximations et à ses fantasmes, essayons de voir à quoi nos adjectifs peuvent correspondre en ce qui concerne aujourd'hui la langue d'Oc.

L'écriture médiévale (littéraire et administrative) une fois tarie, nous avons vu que le passage à l'écriture en occitan "moderne", poursuivi tant bien que mal depuis le XVI^e siècle, n'avait pu se faire qu'en utilisant les normes de notation du français, dans lequel, si j'excepte le latin, de plus en plus les locuteurs de la langue d'Oc apprenaient à lire, jusqu'à ce que l'école obligatoire, fin XIX^e, leur apporte, et leur impose, la maîtrise du français. La graphie médiévale, administrative et littéraire donc, qui s'était répandue de la Gascogne aux vallées les plus apparemment perdues des Alpes, depuis les Pyrénées jusqu'aux marges du Limousin et de l'Auvergne, était pratiquement oubliée, sinon, depuis Raynouard au début XIX^e, de quelques érudits férus d'archives administratives, qui d'ailleurs ne l'employaient pas

lorsqu'il leur arrivait d'écrire en langue d'oc. Initiée à la fin du XIXe siècle, l'entreprise qui se voulait de retour à cette graphie connut son aboutissement dans les années 1930, avec la petite mais active chapelle de la Société d'Études occitanes autour de Louis Alibert, que fascinait l'exemple de la renaissance catalane. Revenir aux normes de la graphie classique était à la fois le moyen de restituer, à l'écrit, une unité perdue dans l'éclatement dialectal, et, dans la tradition félibréenne, celui de rétablir dans le giron occitan la langue catalane soutenue désormais par une autonomie politique.

Après la tragique fin de l'autonomie catalane et de la République espagnole, puis après la condamnation d'Alibert pour collaboration aggravée, cette graphie fut reprise après 1945 par la jeune Institut d'Études Occitanes, mais sa diffusion demeura relativement confidentielle jusqu'à la grande secousse de 1968. Elle connut un élan impressionnant dans les années 1970, avec l'essor d'un jeune occitanisme contestataire au plan politique et social. À la grande joie des précurseurs, c'est la graphie classique modernisée qu'utilisent alors la nouvelle chanson, la nouvelle poésie, le nouveau théâtre, les nouveaux mouvements culturels et politiques occitans de ces années-là. Essor d'autant plus spectaculaire qu'il n'était porté par aucune autorité politique, par aucune contrainte administrative, et ne tenait qu'à l'adhésion volontaire et militante de jeunes adultes touchés par la grâce graphique nationalitaire. Je peux en témoigner, j'en fus. Et ce dans une distorsion impressionnante avec le support sociologique populaire dont cette entreprise occitaniste était en quête. Le retour emblématique à la dialectique "o/ò", aux signes médiévaux "nh, lh", etc., s'il convenait à une couche multiforme d'enseignants, d'étudiants, d'animateurs culturels, etc., ne pouvait

a priori que déconcerter un lectorat populaire. Remarquons que, faute d'une tradition forte d'écriture médiévale, le "revival" du francoprovençal (arpitan) ne connaît pas ce recours à des choix anciens, et s'en tient, au plan local comme au plan régional, à noter la langue au plus près de sa prononciation, en utilisant les normes françaises. Je me suis déjà longuement expliqué sur tout cela dans mes publications et sur ce blog. Revenons-y cependant rapidement, en essayant de mesurer, avec le recul du temps, ce que recouvrait, et ce que porte encore, pareille entreprise graphique occitaniste. Pour répondre à nos deux adjectifs, "unifié" et "recréé", on peut dire que cette réforme graphique alibertine fut une fusée à deux étages

- UNIFICATION ? Incontestablement, l'usage de cette graphie a contribué à unifier la langue dans la mesure où elle imposait une codification graphique unique pour noter (en les respectant) les diverses réalisations dialectales. Codification que tout locuteur réel de la langue d'Oc, - et ils étaient encore fort nombreux dans ces années 1930 -, pouvait assez facilement décoder. Puisque les buts proclamés étaient la circulation culturelle sur l'ensemble du territoire de la langue d'Oc et son ouverture sur l'espace catalan, on peut dire que le premier but a été atteint dans les quarante dernières années, et que le second s'est révélé être un songe vain.

Aujourd'hui, c'est surtout dans le monde virtuel de l'écrit que vit la communauté culturelle occitane, pour laquelle le Web est un vecteur majeur d'échange et de développement.

En ce sens, le retour à une graphie médiévale normalisée a donc été une réussite évidente de la conscientisation et de l'affirmation culturelle d'Oc. Pour autant, on ne peut pas parler de reconquête en milieu populaire, car, tant que cette graphie ne sera pas

expliquée et diffusée par une autorité, par un pouvoir réel (et ce n'est pas demain la veille), elle demeurera difficilement compréhensible (c'est un euphémisme), et déconcertante, pour qui n'a pas eu l'occasion de l'apprendre. D'où l'espérance majeure que placent les occitanistes dans l'enseignement (public et/ou en "calendretas").

Mais écrire est une chose, et parler une autre. Un exemple, peut-être le plus significatif, de cette dichotomie, est la cérémonie de la Dictée, qui chaque année réunit un peu partout en "Occitanie" les amis de la graphie : révérence quasi-nationale à cette réalisation symbolique de l'unité de la langue. Mais cette journée de l'Écrit ne s'est jamais (pour le moment à tout le moins) doublée d'une journée de la PAROLE, et, par force, nombreux encore sont ceux qui dorénavant savent écrire l'occitan sans pour autant avoir l'occasion, ou la volonté, de le parler... L'occitan ainsi porté vers la réalisation graphique devient ainsi une sorte de Latin pour les nouveaux clercs de sa renaissance.

- RE/CRÉATION ? Dans une certaine mesure, oui. En effet, nous l'avons vu, la réforme alibertine des années 1930 intervenait dans une "Occitanie" où la langue parlée par la masse considérable des occitanophones naturels demeurait la pierre de touche de l'efficacité graphique. Or aujourd'hui ces occitanophones naturels n'existent pratiquement plus, et bientôt n'existera plus la génération qui, sans pratiquer la langue d'Oc, l'avait encore dans l'oreille pour l'avoir entendue en famille et dans son milieu sociologique naturel (c'est ma génération...) Cette double disparition, qui est un cauchemar pour les occitanistes en quête de Peuple, est une sorte de bénédiction (je sais, j'exagère, je suis cruel, mais c'est ainsi) pour les diffuseurs de la novlangue : cette double disparition générationnelle fera

tomber l'encombrante référence à l'infinie variation dialectale, héritée par pesanteur géographique et sociologique. L'objectif étant de réinjecter l'occitan dans une jeunesse dont la langue maternelle est le français, c'est par l'enseignement que se diffusera une langue unique, dont la graphie unique déterminera la prononciation unique, et dont la purification lexicale (chasse aux néologismes douteux et aux francismes) assiera l'unité sur l'ensemble du territoire. Ainsi, paradoxalement sans vrai support social, sans autre pouvoir que le "pouvoir" associatif autoproclamé et le pouvoir universitaire, la langue occitane retrouverait une unité normée que le catalan n'a pu acquérir que dans un puissant consensus interclassiste, puis dans une reconnaissance officielle, et le français dans la réalité d'un pouvoir politique contraignant.

En tout cas, suivant une formule, quelque peu devenue culte, de l'universaire occitaniste Patrick Sauzet, la graphie est plus que la graphie. Il s'agit bien ici de retrouver ou de recréer une patrie commune, en gestation historique depuis des siècles. L'histoire nous dira ce qu'il en adviendra en cas de réussite : avènement d'une communauté culturelle transcendant les frontières régionales, et/ou avènement d'une communauté nationalitaire au sens politique du terme ? Nous abordons ici un problème largement évoqué dans les débats autour de la Charte européenne des langues minoritaires, et nous y reviendrons bientôt.

"...des dialectes locaux unifiés ou recréés artificiellement et guère plus parlés" écrivait le journaliste de Marianne. Alors, me direz-vous, après avoir tourné et retourné les deux adjectifs, pas de commentaires nouveaux sur "guère plus parlés"? (hormis ce qui en est rapidement dit dans les deux billets précédents).

À coup sûr, notre journaliste peut patrouiller sur les marchés de Provence, zigzaguer entre les piscines du Lubéron et les fermettes britanniques du Périgord, il peut arpenter la place de la Comédie à Montpellier, celle du Capitole à Toulouse, et celle de Jaude à Clermont-Ferrand, il peut monter et descendre la Canebière, il peut lever le nez dans la vieille ville de Limoges, il peut faire le tour des remparts de Briançon, il peut longer les quais de Bordeaux, il lui faudra vraiment tendre l'oreille pour repérer un mot d'occitan (j'en excepte le métro de Toulouse et ses annonces surprenantes...). Alors ? Langue morte ? Je reprends ici une expression que j'ai souvent employée : "Lenga mòrta pas tant mòrta". D'abord parce que les locuteurs naturels la parlent bien au chaud de leur connivence, et il faudrait pour cela que notre journaliste aille avec eux au café, au jeu de boules ou à la chasse... Mais alors tout le monde se mettrait à parler français devant lui. Ensuite parce que ceux qui ont appris ou réappris cette langue ne se risquent pas à aborder un inconnu en occitan, et ne la parlent qu'à ceux qu'ils connaissent. À se dire qu'il faudrait arborer un pin's, un badge, que sais-je, signalant que l'on parle oc... Maintenant, pour quoi dire, c'est une autre affaire... Une remarque encore : s'il crapahute un peu dans les vallées occitanes du Piémont, à coup sûr il entendra cette langue ailleurs enfouie, mais, allez, soyons méchant, le bilingue français standard (français normé + mini-anglais international) risque fort de se dire que c'est de l'italien... Bref, appliquer à l'occitan ce "guère plus parlé" peut être un constat de fin de course pour qui a le nez sur la vitre, et ne rendre aucunement compte d'une réalité tout à fait autre complexe pour qui veut bien considérer la situation dans sa complexité.

